

Liaisons? appoggiatures? anacrouses? Sur *Syncope* de René Gingras

René Gingras, *Syncope*, « Théâtre Leméac » no 125, Outremont, Éd. Leméac, 1983, 129 p., ill.

André-G. Bourassa

Numéro 34, été 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39549ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourassa, A.-G. (1984). Compte rendu de [Liaisons? appoggiatures? anacrouses? Sur *Syncope* de René Gingras / René Gingras, *Syncope*, « Théâtre Leméac » no 125, Outremont, Éd. Leméac, 1983, 129 p., ill.] *Lettres québécoises*, (34), 39–39.

Liaisons? appoggiatures? anacrouses?

sur *Syncope*

de René Gingras

par

André Bourassa



Nous n'en finissons plus de nous libérer des codifications rigides de l'esthétique classique. Verlaine suggérait en vers rimés de tordre le cou à la rime. Les musiciens de la même période ont inventé toutes sortes de signes pour traduire à l'intérieur de leur système bien mesuré tout ce que la musique noire, par exemple, leur apportait de syncope, contre-mesure ou contre-temps. Ce moment d'hésitation ou même de suspension de la voix et de l'instrument au moment du temps fort qui est attendu, ce moment suspendu où ce qui est faible devient fort, où ce qui est fort se laisse désirer et même s'évanouit, voilà ce qui n'est pas facile à traduire avec nos signes habituels. «Appoggiature» et «anacrouse», mots savants, traduisent bien cette tentative d'hellénisation dont la musique contemporaine tente de se libérer.

Syncope de René Gingras¹ (dont il a été question dans *Lettres québécoises* dans un article sur la collection du Centre d'essai des auteurs dramatiques où il a paru pour la première fois) pose nettement ce problème de signes. L'avant-dire de Jean-Cléo Godin, «Deux duos, un triangle» croit retrouver dans le texte «tout le canevas d'un mélodrame» (p. 16); l'introduction, de Gingras, vient à contre-mesure syncoper: «pourquoi déjà faut-il que *Syncope* soit un mélodrame déguisé?» (p. 22). Plusieurs critiques, cités par Gingras, avaient noté l'absence de conclusion; il n'est pas clair qu'ils avaient noté que c'était là la syncope principale, à savoir que le moment que nous font vivre les comédiens n'est que le temps faible d'un temps fort à venir (la mort? l'amour?) qui pourrait bien ne pas venir au temps attendu.

Syncope est un mot qui peut évidemment faire référence au type de musique que compose et interprète un des protagonistes, au type de maladie dont souffre l'un des autres, et à l'état dans lequel pourrait bien se trouver l'un ou l'autre de ceux qui se pointent du revolver au moment où tombe le rideau sans qu'on ait idée de l'issue de ce signe de duel. Nous

n'avons ici, de toute mort ou de tout amour possibles que l'appoggiature ou l'anacrouse, la première moitié de ce signe de liaison, de cette parenthèse couchée qui traverse la barre de mesure. Le temps fort viendra peut-être, mais après que les réflecteurs se seront éteints, dans le cheminement que chacun des spectateurs sera libre de laisser faire à ses personnages intérieurs.

Le dialogue qui s'établit entre les deux textes qui servent d'entrée de jeu, celui de Godin et celui de Gingras, a été perçu par certains lecteurs de façon assez négative. Pour ma part, je n'irais pas si loin que d'y voir deux armes pointées, avant même le lever du rideau, entre le critique et le dramaturge. Mais la mise en pages fait de cette confrontation le pendant de la scène finale. Est-ce l'amour? Est-ce la mort? Entre ces deux temps forts, la pièce ne dure que le temps d'un «swing», le tout constituant une manière de «quête musicale» pour reprendre une expression qui décrit (p. 65) le travail d'écriture de celui des personnages qui fait la liaison entre les deux autres.

1. René Gingras, *Syncope*, «Théâtre Leméac» no 125, Outremont, Éd. Leméac, 1983, 129 p., ill.

